

Contes populaires de Brocéliande

Les deux souhaits de Barenton

Un des hauts lieux de la forêt de Brocéliande est sans conteste la fontaine de Barenton, cent fois chantée par les poètes. La fontaine a vu outre Merlin et Viviane, moult amants y prêter serment. Pour des gens du pays, et comme l'atteste son nom, elle est dédiée à Bélénos, le dieu de la lumière. La forme populaire en est Bellone (les anciens de Mauron connaissaient-ils le latin ou bien certaines personnes leur ont-elles soufflé ce nom qui sent le romain). Si tel est le cas, ils se sont une nouvelle fois trompés car Bellone existe effectivement chez les Romains, mais comme Dieu de la guerre, et non de la lumière. Mais si le nom populaire peut prêter à équivoque, le sens attribué à Barenton est sans ambiguïté, les anciens du pays disent lorsqu'il pleut sur la forêt : « De la pluie sur Barenton, de la pluie pour Mauron. Il tonne (il fait de l'orage) au cul de la Bellone, les fesses lui en démangent (lui brûlent), ô l'va (en descendant) les branches ». Quel phénomène naturel peut mieux représenter la lumière si ce n'est l'éclair. Tout ceci, pour dire qu'il faut se méfier de certaines interprétations actives, sentant la récupération et l'adaptation d'un certain paganisme (au sens propre du terme) en l'occurrence Celtique.

A l'époque, de ce conte Merlin et Viviane n'étaient pas encore arrivés à Barenton, la fontaine était simplement gardée par une dame blanche (une fée), aux cheveux d'or. Pas loin de là, au village de Folle-Pensée, vivait un vieux bûcheron, dont le travail suffisait à peine à nourrir ses nombreux enfants. Cet homme qui répondait au nom de Louis, était très estimé dans le pays non seulement parce qu'il était travailleur, mais surtout, parce qu'il avait un cœur en or, comme l'on dit chez nous. Toujours prêt à rendre service et jamais de sa vie il n'aurait fait de mal à quiconque.

Ce soir-là, alors que la lune brillait toute ronde dans le ciel de Brocéliande, il rentrait à Folle-Pensée. Quelle ne fut pas sa surprise en passant à Barenton de voir sur la margelle, la dame aux cheveux d'or qui pleurait au bord de la fontaine. Louis lui dit simplement sans être effrayé : « Vous pleurez madame ? Un pauvre bûcheron comme moi peut-il faire quelque chose pour vous consoler ? ».

La fée le contempla gentiment en répondant « Me consoler mon pauvre est chose impossible. Mon chagrin est causé par la méchanceté du monde. Chaque crime commis sur cette terre produit sur l'eau de la fontaine une tempête, alors que chaque bonne action la fait sourire. Regardes en ce moment la fontaine sourit, c'est parce que tu es un homme bon et secourable, fait un souhait il sera exaucé ».

« Faire un souhait, moi, le pauvre bûcheron », soupira Louis. « Je ne souhaite qu'une chose, du pain pour mes enfants ». « Que ton vœu soit exaucé », dit simplement la fée en souhaitant le bonsoir à Louis, qui regagna sa maison en sifflant comme un jeune merle au printemps. En arrivant à Folle-Pensée, il rencontra son voisin Victor, qui lui demanda d'où il venait pour être si joyeux. « Tu chantes, toi et pourtant tu es plus pauvre que le plus gueux de cette terre ». « Mon bonheur à moi n'est pas l'argent », répondit simplement Louis. « Comment mais tu te moques de moi. Le fagot que tu portes sur l'épaule, tu l'as volé dans ma propriété. Dis moi, d'où tu viens où je te fais mettre en prison pour vol ». « Je reviens de Ponthus, et passant à Barenton, j'ai rencontré une dame blanche qui m'a dit de faire un souhait ». « Un souhait à toi, et pourquoi pas à moi, je parie que tu as demandé des barriques d'or ou bien d'être propriétaire de toute la forêt ». « Oh non rien de tout cela, j'ai seulement demandé du pain pour mes enfants, la dame m'a promis et voilà pourquoi je siffle. Bonsoir Maître Victor ». La dessus, Louis regagna sa maison toujours en chantant. Victor pensa en lui-même : « Une dame blanche, un souhait. Et si j'y allais moi aussi à la fontaine ce n'est pas du pain pour mes enfants que je demanderais, d'ailleurs je n'en ai pas ». Il faut dire que le Victor était tellement avare qu'il avait renoncé à se marier de peur de ne pas trouver un parti assez riche. Mais aller à la fontaine seul à cette heure était pour lui chose impossible, tant il était poltron. Aussi se décida-t-il à aller demander à son voisin Pierre de l'accompagner. Pierre comme chaque jour à cette heure cuvait son cidre sur la paille de sa hutte. « Pierre, veux-tu gagner trois sous sans peine ? » lui demanda l'avare. « Je préfère en gagner six en ne faisant rien », lui répondit l'ivrogne. « Eh bien tu en auras six, mais viens vite car il se fait tard ». « Mais où allons-nous ? » demanda Pierre. « Qu'est-ce que cela peut te faire puisque tu auras tes six sous ». Pas si vite répondit l'ivrogne quelque peu réveillé par le vent glacial qui soufflait. « Je vous connais, je veux mon dû toute suite ». « Tiens voilà », lui dit Victor en lui jetant les six sous. « Il faut que tu m'accompagnes à la fontaine de Barenton ». Nos deux compères prirent alors le chemin de la fontaine.

(à suivre)

Contes populaires de Brocéliande

Chemin faisant, Victor, l'avare informa Pierre l'ivrogne de l'objet de leur randonnée nocturne. Après avoir traversé la lande de Folle Pensée, ils arrivèrent sur les frondaisons de la forêt : il faisait nuit noire, le vent glacial soufflait entre les branches et la pluie qui tombait en trombes les transperçait. De loin en loin, les chouettes poussaient leur cri mortuaire et nos deux compagnons avaient bien du mal à se défaire des branchages qui entravaient le chemin.

« Un temps de chien pour une chienne d'équipe », maugréa Pierre, « je ferai mieux de faire demi-tour ».

« Reste, je t'en prie », répondit Victor, transi de peur à l'idée de rester seul dans la forêt alors que la pluie redoublait de vigueur et que les chouettes se répondaient à tue-tête.

« Cette sortie vaut plus que six sous, même pour un avare comme vous », répondit Pierre enfin débrumé. « Je veux plus, ou sinon je rentre à Folle Pensée ».

« Oui, oui je t'en donnerai six autres à la maison », dit Victor grelottant des dents tel un mort qui n'a pas eu ses dernières prières, « mais ne t'en va pas ».

« A la maison que j'aurai mes six autres sous », dit Pierre, « et pourquoi pas au paradis. Ta langue est fourchue comme celle d'une vipère. Jures par Belzébut ton patron le diable que j'aurai mes six autres sous, sinon je fais demi-tour ».

Et Victor jura de peur de se retrouver seul en forêt par cette nuit glaciale digne de réveiller les morts.

« Quel vieux poltron vous faites Monsieur Victor, et pour aller quoi faire à cette satanée fontaine que Dom Guillaume dit chauffer exprès pour vous. D'ailleurs je m'en fiche, nous sommes presque arrivés, continuez seul, la fontaine est derrière le bosquet au bout de ce chemin. Je vous attends ici », dit Pierre.

Le vieil avare que l'appât du gain guidait continua seul son chemin. La tempête faisait rage, tous les malins esprits de la nuit semblaient être réunis pour quelque sabbat en cette partie de Brocéliande. Apercevant une forme blanche, Victor comprit qu'il était arrivé à Barenton. La fée pleurait toujours. Apercevant notre homme elle lui demanda ce qu'il voulait pour venir à pareille heure en ce lieu. Maintenant l'orage envahissait le ciel et les éclairs permirent au vieil avare d'apercevoir les cheveux d'or de la fée. Tremblant de tous ses membres, tel l'Ankou, il finit par répondre. « ce que je veux ? Ce que le sans sou de Pierre a refusé. Pas de bonheur sans argent ! », ajouta-t-il. « Je veux connaître le nom de la femme la plus riche de la région, quelle soit belle ou non. D'ailleurs la beauté ne fait pas le bonheur ».

A ce moment l'orage redoubla de violence et dans le lointain Victor entendit prononcer le nom de Théo. Abassourdi par un violent coup de tonnerre, Victor perdit quelques instants ses esprits, la dame blanche de la fontaine avait disparu. Victor grelotait de peur, fort heureusement Pierre, attiré par le coup de tonnerre arriva à point. L'eau de la fontaine ne riait pas, elle bouillait et notre avare était prêt d'y choir.

« Mais qu'aviez-vous donc à appeler Théo ? », demanda Pierre, « Théo, Théo, c'est bien cela », murmura Victor, « le magot de ma fortune est dans cette maison ».

Sur ce, nos deux compagnons nocturnes regagnèrent le village de Folle Pensée, ~~donc~~ où tous les habitants dormaient du sommeil du juste.

ou

(à suivre)

Contes populaires de Brocéliande

Un mois plus tard, avait lieu la noce de Victor avec la fille à Théo, une vieille pucelle de 40 ans, qui répondait au nom de Florentine. Vieille pucelle que la nature n'avait pas avantage l'affublant d'une belle bosse dans le dos et de deux yeux qui ne regardaient jamais dans le même sens. De plus, elle avait pour réputation de faire jeu égal et même souvent concurrence au plus ivrogne de tous les chartiers que comptait la forêt à cette époque. Qu'importait tout ceci pour Victor puisqu'elle avait une belle dote, d'ailleurs, la dame blanche de la fontaine l'avait dit. Le mariage, à la sortie de l'église, ressemblait plus à un enterrement, le violon pleurait plus qu'il ne chantait pour la simple raison que le sonneur n'avait pas eu son compte de cidre. Mais peu importe, Victor avait à ses côtés celle qui ferait sa fortune. Vers le soir, il s'en alla trouver Théo **« puisque maintenant je suis votre gendre, il faudrait que nous comptions ensemble votre sac dans l'armoire du grenier »**. **« Oui, oui sans doute »**, répondit le vieux Théo presque aussi rusé que le diable. **« Nous le ferons bientôt, mais il faudra d'abord que vous avanciez l'argent de votre mise en ménage »**. **« Mais c'est la moindre des choses »**, rétorqua le vieil avare en songeant **« que sont quelques sous à côté de la fortune que je posséderai ensuite »**.

A ce moment, arriva la mariée qui avait fait plus de pas que nécessaire pour rejoindre son époux mais le cidre était bon cette année là et elle lui avait copieusement fait honneur.

Quelques semaines passèrent ainsi. Victor paya les frais de la mise en ménage. Un jour que sa femme et son beau-père étaient partis à la foire de Mauron, il n'y teint plus et escalada l'échelle qui menait au grenier.

L'armoire qui contenait le sac, objet de sa convoitise, était devant lui. Poussiéreuse bien sûr, mais qu'importe, le sac ne devait en être que plus rempli pensait Victor. Avec délicatesse, il essaya d'ouvrir la porte qui restait fermée comme si elle était scellée. Alors d'abord à coups de poings, puis à coups de pieds, il cogna sur l'armoire qui finit par tomber en lambeaux. Le sac tant espéré, celui qui allait assouvir son goût d'argent, était là devant lui. Il le regarda avec amour, le caressa avec tendresse, comme il n'a jamais caressé sa vieille pucelle aux allures de sorcière. Il le souleva **« il est lourd, ma parole »**, pensa-t-il, **« lourd comme il est, il doit encore contenir plus de louis d'or que je ne pensais »**. Avec violence, il défit la ficelle qui le fermait, et tout le contenu roula sur le plancher dans un vulgaire bruit de ferraille. Pas de louis d'or, pas même de pièces d'argent, simplement de vulgaires sous. Le pauvre Victor pleurant comme un gosse, se roula par terre, se cognant la tête de désespoir contre le plancher. A ce moment, sa femme rentra de la foire en tirant des bordées de jurons à faire rougir de honte la plus effrontée des novices de tous les couvents de Bretagne. Elle entendit la chute du vieil avare sur le plancher du grenier. Escaladant en titubant l'échelle, elle parvint enfin au grenier où elle découvrit le corps de son vieil avare inanimé à tout jamais sur le tas de pièces rouillées. Pendant ce temps, à l'autre bout du village de Folle-Pensée, Louis, celui qui avait fait le premier souhait, avait chaque jour du pain à donner à manger à ses nombreux enfants.